Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 51 (1922)

Heft: 12

Nachruf: M. l'abbé Charpine

Autor: Journet, Charles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

naturel ! Où ne trouve-t-il pas à s'implanter ? Mais le remède est ici tout proche. Celui qui vit sa conviction avec quelque intensité a tous les jours l'occasion de constater combien il est au-dessous de ce qu'il devrait et pourrait être. Ensuite, ce n'est pas à lui-même que l'instituteur chrétien souhaite attacher ses enfants, mais au Vrai, auquel il s'est attaché ; ce n'est pas pour lui-même qu'il s'efforce de les conquérir, mais pour le Christ, dont il vit au milieu d'eux. Il ne veut être qu'une âme au travers de laquelle Dieu passe, et qui vivifie d'autres âmes en leur communiquant Dieu par simple commerce personnel et professionnel.

Un jour, Mgr Baudrillart, l'éminent Recteur de l'Institut catholique de Paris, désira se renseigner sur l'état d'esprit des soldats catholiques se trouvant au front après une année ou deux de guerre. Il s'en vint prier le directeur d'un patronage de lui communiquer les lettres que ses anciens protégés n'avaient pas manqué de lui adresser. Et lisant ces papiers salis de mauvaise encre, de boue et parfois de sang, il s'étonna et des sentiments qu'il y rencontrait et de la façon dont ils étaient exprimés : « Car ce sont de petits gâs issus du peuple. Où donc ont-ils appris à écrire ? » — L'abbé sourit : « Quand je les ai pris, à treize ans, au sortir de l'école, ils ne savaient guère écrire en effet. Depuis, je n'ai pas eu le temps de leur apprendre, ni les patrons qui les employaient. Mais je leur ai formé une âme vivante ; et c'est avec leur âme qu'ils ont écrit ».

Soyez vous aussi des âmes vivantes et agissantes, fit M. Camogram; enseignez avec toute votre âme, et votre enseignement portera des fruits ; car vos moindres leçons acquerreront alors la valeur de votre âme...

— M. l'Inspecteur me demande quelque chose ? interrompit Célina, sa « logeuse » dans l'embrasure de la porte entr'ouverte.

M. Camogram se retourna, stupide, et constata, à son déplaisir, qu'il se trouvait dans son bureau, en face de la *Vie de Charles de Foucault* par René Bazin, et non pas en conférence pédagogique, devant ses chers instituteurs. E. Dévaud.

M. l'abbé Charpine [1]

Il n'a pas été un professeur, mais un maître ; il a laissé une indélébile empreinte sur ses élèves ; où que ce soit qu'ils se rencontrent, ils se reconnaîtront.

[1] M. l'abbé Albert Charpine était originaire de Lancy (Genève), où il était né en 1864. Il fit ses études littéraires au collège d'Evian et ses études théologiques au séminaire de Fribourg. Il fut ordonné prêtre en 1888 et rentra à Genève comme vicaire. En 1895, il fut nommé préfet de l'Internat du Collège St-Michel à Fribourg, poste qu'il échangea, en 1900, contre celui de professeur. Depuis de nombreuses années il était professeur de la classe de rhétorique.

Quelle année de classe que celle passée chez lui ! Presque au début, nous avions échangé un local ancien contre une salle belle et haute, avec de larges baies d'où l'on voyait en face la tourelle octogonale du gymnase. Il y avait apporté un moulage des frises du Parthénon et deux petites statuettes de Tanagra que nous connaissions par cœur à force de les regarder. Il ornait le bord des fenêtres de ses plus beaux géraniums. L'été, on baissait les grands stores qui remplissait la salle d'une lumière d'or. C'est alors qu'il nous lisait les tragiques grecs, et que nous découvrions à travers les lumières mobiles de ses yeux bleus, ce qu'il y avait d'éternellement vrai dans cette simple et si rationnelle beauté. Il lui suffisait de quelques minutes pour nous révéler le mouvement intérieur qui animait Polyeucte, Andromaque ou le Misanthrope. Jamais personne ne nous a parlé de la souveraineté de l'art dans Bossuet comme il savait le faire : « Je n'ai jamais pu le lire à haute voix, disait-il, sans être pris ». Il comprenait si vite tous les cœurs, les cœurs des jeunes surtout. Il s'attardait sur une réflexion que nous avions faite, nous interrogeait sur un mot que nous avions dit. Il savait choisir ses lectures partout, sans les mutiler, mais avec une délicatesse de tact admirable. Il a pu ainsi nous lire de tout, et il ne nous a rien caché de ce que nous pouvions savoir.

Son âme était extrêmement riche et captivante. Nous essayions toujours de voir dedans, et comme il était d'une suprême sincérité, nous pouvions parvenir jusqu'au fond. Parfois, pourtant, nous nous trompions. Faute d'expérience de la vie, nous ne savions pas donner à telle de ses affirmations son exacte valeur. C'est plus tard qu'elle s'éclairait.

Il avait été six ans vicaire au Sacré-Cœur, en cette Genève où il était né. On l'aimait alors à cause de sa simplicité toute droite, et de son esprit rieur. Plus tard, il conserva de ces années un souvenir très vif des personnes, des caractères, des souffrances entrevues. Le moindre événement lui avait été révélateur d'un aspect d'une âme. Il gardait encore son rire sincère et large ; mais les épreuves avaient atténué l'exubérance primitive.

Il y avait dans cette âme de pur artiste, sur laquelle la souffrance tendait souvent son voile de tristesse, une foi surnaturelle profonde et délicate, jalouse d'en fermer son secret « Ne laissez paraître votre dévotion intérieure que lorsqu'il y a grande nécessité. Mon secret est à moi, disaient saint François et saint Bernard. » Il eût aimé cet avis de sainte Thérèse. Quelquefois pourtant la nécessité venait et le secret se révélait. C'étaient de beaux moments. Je me rappellerai toujours le soir où m'ayant interrogé sur ma vocation, il me parla du grand esprit surnaturel avec lequel il fallait se préparer au Séminaire. Ce fut pour moi une surprenante découverte de son âme. Plus tard, nous trouvâmes dans *La Quinzaine* son émouvante petite poésie : *Veille d'Ordination :*

C'est demain que je meurs.
Pas de vaine tendresse,
Pas d'inutiles pleurs,
Mais beaucoup d'allégresse,
C'est demain que je meurs.

Demain je meurs au monde
Et je revis en Dieu.
Mort suave, profonde,
Source d'un divin feu.
Demain je meurs au monde.

Du seul Jésus épris,
Le front haut, l'âme en joie,
Méprisant tout mépris,
Calme, j'irai ma voie
Du seul Jésus épris...

Il eût pu être extrêmement ironique. Il l'a été finement dans ce qu'il écrivait pour mettre au jour les innombrables insincérités de notre misérable nature. Mais une constante sollicitude d'être bienveillant, une crainte de peiner personne, avaient tout apaisé dans une grande bonté et provoquaient la plus totale confiance. Tous ses anciens élèves l'aimaient ; au moment d'une décision à prendre, c'est lui dont ils se souvenaient ; il était consulté sur les cas les plus divers, et son conseil était toujours très sûr.

Mais la grande vertu de sa vie, c'est à mes yeux la sincérité. L'ombre même du mensonge l'outrait. Il suffisait de l'avoir vu vivre pour qu'on sentît s'écouler soudain les malfaisantes et trop subtiles théories construites par les gens pratiques pour légitimer l'illégitime. Peut-être eût-il à souffrir, même de notre part — nous qui pourtant l'aimions — à cause de sa sincérité. Il n'eût pas voulu nous dire quelque chose qui ne fût pas, et nous n'étions pas encore capables de porter toute la vérité sur la vie. Il ne consentait pas, pour nous encourager, à dire que l'insignifiant valait quelque chose. Quand nous nous étions beaucoup évertués pour produire quelque composition « originale », il nous disait tout rondement que notre travail ne valait rien, mais qu'il était content, car il y sentait de la bonne volonté. Que nous le bénissons maintenant de ne nous avoir pas flattés, d'avoir dit oui quand c'était oui, et non quand c'était non !

Cette sincérité, il la portait devant Dieu. Pendant ces deux dernières années, il m'a souvent redit : « Nous ne sommes pas chrétiens ! si nous étions chrétiens, nous serions saints. » Un jour que je lui avais cité le mot d'Angèle de Foligno : « Mon amour n'a été que plaisanterie et mensonge », il s'arrêta pour réfléchir et dire : « C'est beau, cette parole ! » Il ajoutait aussi cette phrase qui est comme un reflet de Pascal : « Il n'y a d'heureux que les brutes ou les saints. »

L'insincérité inhérente à notre nature, le souci de porter partout notre masque, était l'angoisse de sa vie intérieure. « J'avais bien réfléchi avant de faire cette action, lui ai-je entendu dire ; j'avais cru l'accomplir avec droiture ; aujourd'hui je comprends qu'elle n'a pas été désintéressée. »

« Les hommes sont infiniment pleins de mensonge. Nous nous déguisons sans cesse à nous-même et aux autres. » Cette vérité qui le dominait, et que le P. Lallemant dit quelque part, il avait composé récemment, pour l'illustrer, un conte sur la « Pureté d'intention », qu'il lut un soir à la Grenette, à Fribourg. Ce conte fit beaucoup parler, comme tout ce qui sortait de sa plume : si quelqu'un touche au vif de la nature humaine, chacun se croit visé. Son intention n'était pas de blesser mais d'éclairer. « Je ferai, m'avait-il écrit à ce sujet, une petite glose avant la lecture pour montrer que c'est un sermon en action et que ce que je dis, il faut se l'appliquer à soi-même et non pas à un cher ami qu'on jalouse ou à une chère amie qu'on déteste. »

Il se tenait toujours très près de la vie. Mais comme il n'était ni théologien ni philosophe de profession, il créait lui-même son langage pour exprimer ses observations. On pouvait être un peu surpris de prime abord du tour qu'il leur donnait, mais quand on prenait la peine de pénétrer sa pensée, on savait bien vite en trouver la traduction thomiste. Je pense, en écrivant cela, aux entretiens que nous avons eus sur la nature de la foi surnaturelle et sur le rôle des motifs de crédibilité.

Sa conversation était attachante. Il suivait toujours votre pensée, allant où vous alliez. Il contait merveilleusement, cherchant le seul mot qui fût juste et qui rendit l'émotion de l'âme, ce qui donnait au récit du moindre événement une beauté et une sincérité prenantes. Un jour, il me raconta la rencontre et les relations de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. Cela dura une heure, mais le temps ne comptait plus. Jamais je n'ai entendu narrer quelque chose de plus émouvant, de plus héroïque, de plus surhumainement saint.

* * *

Je l'ai revu, il y a quelques jours. Quand nous fûmes entrés dans sa chambre, il me désigna le canapé empreint d'un parfum très léger de tabac en me disant son mot coutumier : « Assieds-toi ». Il parla de Genève qu'il aimait toujours. Il lut un petit article qu'il venait d'achever, dont le titre est, je crois, « Une lutte religieuse à Genève », et où il a fait en un magnifique raccourci le portrait de M. Vuarin. Cet article doit paraître dans l'*Almanach de la Suisse romande;* c'est le dernier qu'il aura écrit. Il avait préparé les matériaux d'un conte sur Jeanne de Jussie et la fin du catholicisme à Genève. Il y avait un personnage pour représenter chacune des tendances politiques et religieuses en conflit. A la fin, on y voyait l'incendie du couvent de

Bellerive, puis les Clarisses exilées de leur couvent du Bourg-de-Four et conduites par les soldats jusqu'au pont de Carouge. Alors l'envoyé bernois souriait avec une satisfaction mauvaise, tandis qu'un Fribourgeois disait mélancoliquement : « C'est le catholicisme, le vrai, qui s'en va ! »

* * *

Il est mort tragiquement dans les montagnes ; il les aimait parce qu'elles sont belles. Il avait failli mourir dans un accident de montagne, il y a quelques années ; il avait dès lors l'expérience qu'il faut être prêt, car, en ces moments, on n'a plus l'esprit de songer à rien. Il venait, d'ailleurs, de se relever de maladie, et, comme il avait le cœur faible, il savait que chaque maladie pouvait être la dernière.

La mort pouvait venir, « la mort qui met fin à nos péchés et nous introduit à la vraie vie », dit l'écrivain qu'il aimait par-dessus tous les autres. Mais béni soit Dieu qui l'a mis sur notre chemin pour nous apprendre le prix de la beauté et l'amour de la sincérité.

CHARLES JOURNET.

Sœur Hyacinthe, Ursuline

16 AOUT 1847 — 21 AOUT 1922

Le Couvent de Sainte-Ursule et le Corps enseignant fribourgeois ont fait une perte notoire en la personne de la rév. Sœur Hyacinthe qui consacra à la jeunesse 52 années de son existence et fut préfète des études de 1881 à 1911. Cette excellente religieuse fut une éducatrice dans toute la force du terme ; les nombreuses institutrices qu'elle guida dans leur carrière lui gardent leur reconnaissance profonde. Jurassienne d'origine, Sœur Hyacinthe Chariatte dut à son père, instituteur d'une intelligence remarquable, sa première instruction dont elle garda toujours la virile empreinte : le besoin de clarté et de précision. Ses études s'achevèrent chez les Ursulines de Porrentruy, où elle conquit brillamment son diplôme d'institutrice. A 20 ans, Sœur Hyacinthe entra au Noviciat de Fribourg, revêtit l'habit de Sainte-Ursule et fit profession le 21 octobre 1869. Dès le début de sa vie religieuse, elle fut attachée au Pensionnat dont on lui confia diverses classes jusqu'à la Xme, qui occupa dès lors la majeure partie de son activité. Son goût marqué pour l'étude et sa large compréhension de la vie lui firent devancer son temps. Elle enseignait avec maîtrise, outre les branches réglementaires, les notions essentielles de philosophie, d'hygiène, d'art, l'histoire des Pères de l'Eglise et des grands penseurs, que le programme ne comportait pas encore.

Sentinelle vigilante, Sœur Hyacinthe eut à cœur de suivre le mouvement des idées ; sa collaboration intelligente permit à son